

LA DÉCLARATION MINISTÉRIELLE. — POURSUIVRA-T-ON M. TURMEL ?

# EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.500. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Mercredi  
19  
SEPTEMBRE  
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris  
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00  
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées  
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, B° des Italiens. Tél. : Cent. 80-88  
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

## LE PREMIER CONSEIL DE CABINET DU MINISTÈRE PAINLEVÉ

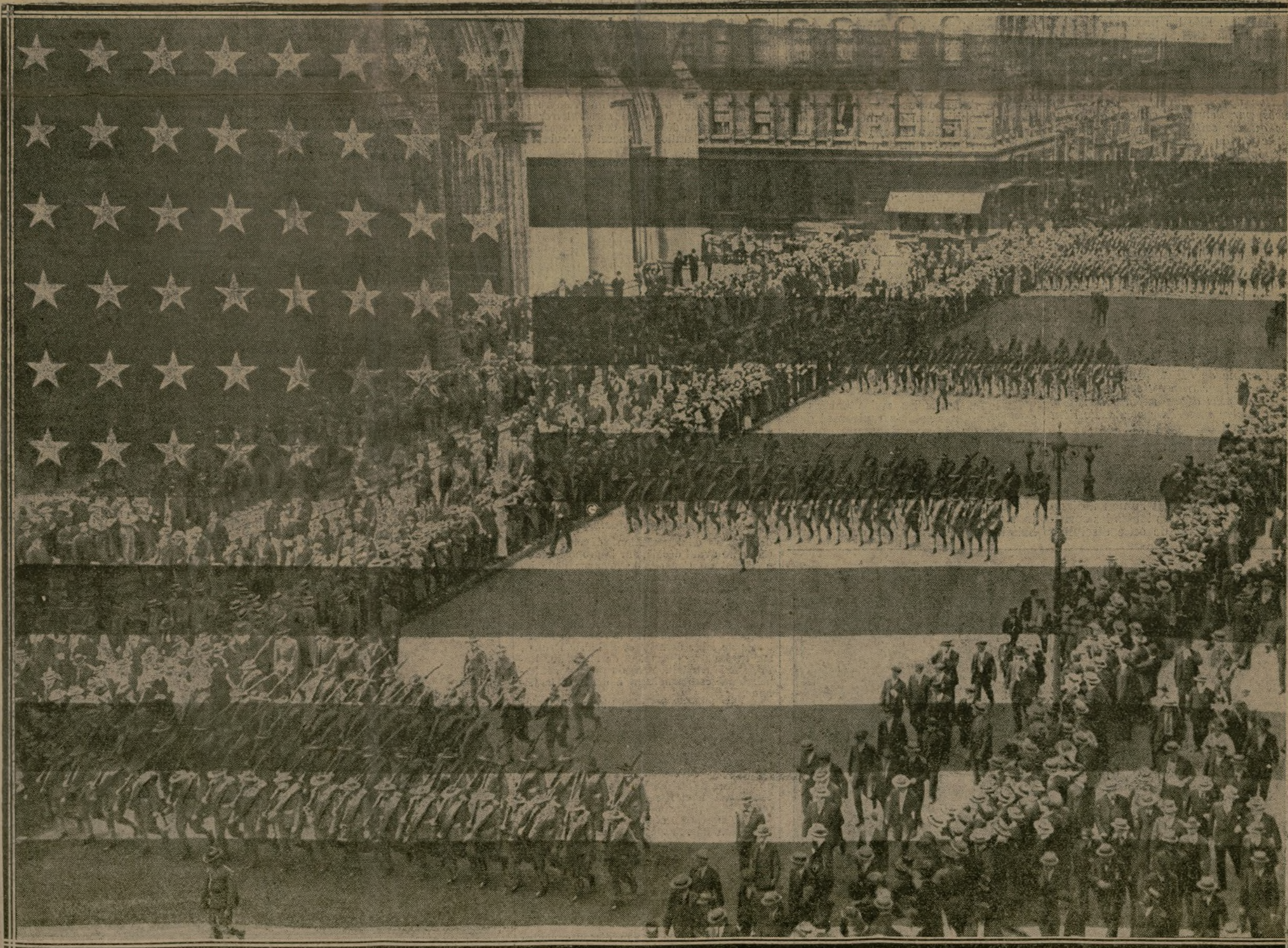


PHOTOGRAPHIE FAITE HIER MATIN, A L'ISSUE DE LA RÉUNION QUI S'EST TENUE AU MINISTÈRE DE LA GUERRE

Au premier rang, de gauche à droite : MM. Fernand David (Agriculture), Claveille (Travaux publics), Chaumet (Marine), Raoul Péret (Justice), Louis Barthou (Ministre d'Etat), Léon Bourgeois (Ministre d'Etat), Painlevé (Présidence du Conseil et Guerre), Ribot (Affaires étrangères), Doumer (Ministre d'Etat), Jean Dupuy (Ministre d'Etat), Klotz (Finances), Steeg (Intérieur), Loucheur (Armement).

à droite : MM. A. de Monzie (S.-S. Marine), V. Peytral (S.-S. Intérieur), Dalimier (S.-S. Beaux-Arts), Daniel Vincent (Instruction publique), Godart (S.-S. Santé), Besnard (Colonies), Clémentel (Commerce), Bourély (S.-S. Finances), Renard (Travail), Mourier (Adm. de la Guerre), Morel (S.-S. Commerce), Masse (S.-S. Contentieux, Just. Milit. et Pensions), Dumesnil (S.-S. Aviation), Long (Ravitaillement), Breton (S.-S. Inventions).

## 25.000 SOLDATS DÉFILENT DANS LES RUES DE NEW-YORK



CET INSTANTANÉ A ÉTÉ PRIS DERRIÈRE UN DRAPEAU DE GAZE, TENDU A TRAVERS TOUTE LA RUE, EN FACE SAINT-PATRICK  
L'armée américaine se constitue rapidement avec ordre et méthode, comme tout ce qui se fait aux États-Unis. Les New-Yorkais ont pu dernièrement admirer le défilé impressionnant de 25.000 soldats de la garde nationale. Toutes les maisons avaient pavoisé,

des arcs de triomphe avaient été dressés et c'est au son des cloches que les samniers ont parcouru les voies principales de la capitale, aux acclamations d'une foule de plus de deux millions de personnes. Voici le cortège passant devant la cathédrale Saint-Patrick.



LE CABINET PAINLEVÉ DEVANT LA CHAMBRE

# LA DÉCLARATION MINISTÉRIELLE CHALEUREUSEMENT ACCUEILLIE

Un grand débat s'est engagé ensuite et se poursuivra aujourd'hui

Voici le texte de la déclaration du gouvernement lue hier à la Chambre par le président du Conseil et au Sénat par le garde des Sceaux :

Messieurs,

L'heure n'est ni aux longs discours, ni aux longs programmes. Rassembler toutes les forces matérielles et morales de la nation pour la phase suprême de la lutte, c'est le devoir auquel le gouvernement doit et veut se consacrer tout entier.

La guerre, à mesure qu'elle se prolonge, exige de tous une abnégation plus complète et un plus grand esprit de sacrifice; plus nous nous rapprochons du terme, plus la résistance morale de la nation deviendra l'élément essentiel de la victoire. C'est contre cette résistance morale que nos ennemis, n'ayant pu nous vaincre sur les champs de bataille, annoncent qu'ils vont redoubler d'efforts. Au gouvernement de redoubler de vigilance contre ces entreprises insidieuses, et d'énergie contre ceux qui s'y prêtent.

Dans les instructions ouvertes, comme dans celles qui pourraient s'ouvrir, la justice suivra son cours sans hésitation, sans faiblesse, sans qu'il soit tenu compte d'aucune considération de personnes. Quiconque se fait le complice de l'ennemi doit subir la rigueur des lois.

Le gouvernement compte sur le patriotisme de tous, et sur la discipline nécessaire de l'opinion, pour que la justice accomplisse son œuvre dans le calme et la dignité, et qu'elle soit soustraite aux généralisations imprudentes, aux rumeurs tendancieuses, aux polémiques violentes des partis. Quelle qu'en soit l'issue, ces tristes affaires ne sauraient atteindre aucun parti.

## Nos buts de guerre

Si la France poursuit cette guerre, ce n'est ni pour conquérir ni pour se venger, c'est pour défendre sa liberté et son indépendance, en même temps que la liberté et l'indépendance du monde. Ses revendications sont celles du droit même; elles sont indépendantes du sort des batailles. Elle les proclame solennellement en 1871, alors qu'elle était vaincue; elle les proclame aujourd'hui qu'elle a fait sentir à ses agresseurs le poids de ses armes.

Désannexion de l'Alsace-Lorraine, réparation des préjudices et des ruines causés par l'ennemi, conclusion d'une paix qui ne soit pas une paix de contrainte et de violence renfermant en elle-même le germe de guerres prochaines, mais une paix juste, où aucun peuple, puissant ou faible, ne soit opprimé, une paix où des garanties efficaces protègent la société des nations contre toute agression d'une d'entre elles; tels sont les nobles buts de guerre de la France, si on peut parler de buts de guerre quand il s'agit d'une nation qui, pendant quarante-quatre ans, malgré ses blessures ouvertes, a tout fait pour éviter à l'humanité les horreurs de la guerre.

Tant que ces buts ne seront pas atteints, la France continuera de combattre. Certes, prolonger la guerre un jour de trop, ce serait commettre le plus grand crime de l'histoire, mais l'interrompre un jour trop tôt serait livrer la France au plus dégradant des servages, à une misère matérielle et morale dont rien ne la délivrerait plus.

## L'Union sacrée

Voilà ce que sait chaque soldat dans nos tranchées, chaque ouvrier, chaque paysan, dans son atelier ou sur son sillon. C'est là ce qui fait l'union indissoluble du pays à travers toutes les épreuves; c'est le secret de cette discipline

dans la liberté qui s'oppose victorieusement à la féroce brutalité du militarisme allemand. Cette discipline faite de raison et de confiance mutuelle, les gouvernements antérieurs l'ont maintenue durant trois années. Le gouvernement actuel n'en conçoit pas d'autre.

Mais ce ne sont pas seulement les volontés, ce sont toutes les forces matérielles du pays qu'il faut tendre vers ce but unique : la guerre. La défense nationale est un bloc qui ne se laisse pas fragmenter : effectifs, munitions, ravitaillement, transports, autant de problèmes auxquels on ne saurait apporter de solution isolée, car ils dépendent étroitement les uns des autres. On n'en peut venir à bout que par un vaste effort de coordination et de synthèse qui, comparant les besoins et les possibilités, sache accroître les productions, imposer les restrictions indispensables, arrêter la spéculation et la hausse des prix en mettant à la disposition de la nation elle-même toutes les ressources qu'elle renferme.

## L'action interalliée

Cette coordination nécessaire des forces du pays, elle ne s'impose pas moins impérieusement entre les Alliés. Combattants d'hier ou d'aujourd'hui, rassemblés par la même cause sacrée, il faut qu'ils agissent comme s'ils constituaient une seule nation, une seule armée, un seul front. Puisque la défaite de l'un serait la défaite de tous, puisque la victoire sera la victoire de tous, ils doivent mettre en commun leurs hommes, leurs armes, leur argent.

A ce prix seulement, la supériorité de leurs ressources, trop diffuse encore, deviendra écrasante. Une telle politique permettra à la France de faire face à la fois, sans s'épuiser, à ses besoins économiques et à la garde de ses frontières. Depuis le mois d'août 1914, l'armée française a été l'invincible bouclier de la civilisation, son sang a coulé à flots; il importe pour l'heureuse issue de la guerre qu'elle garde jusqu'au bout la plénitude de sa vigueur.

## Les problèmes d'après-guerre

Les problèmes de la guerre, si absorbants qu'ils soient, ne doivent pas nous dissimuler ceux de l'après-guerre qui, autrement, risqueraient de nous surprendre. La période qui suivra la fin des hostilités doit être préparée longtemps à l'avance aussi minutieusement que la mobilisation elle-même.

Reconstituer les régions reconquises, établir un programme de grands travaux qui multiplie nos forces industrielles et régularise le retour à la vie normale en évitant aux démobilisés les crises de chômage; développer puissamment la production et le crédit de la France; associer la nation à l'exploitation des industries nouvelles; prévoir la transformation, en vue du temps de paix, des usines de guerre; associer notre système fiscal sur des impôts justes, hardis, bien coordonnés; appliquer loyalement les réformes récentes introduites dans les relations entre ouvriers et patrons, pour les adapter à la réalité et les faire entrer dans les mœurs, telles sont quelques-unes des idées directrices qui doivent guider le développement de notre ardente démocratie.

Lorsque, après les rudes années de souffrance, nos soldats rentreront dans leurs foyers, à ces vainqueurs qui auront fait triompher le droit entre les nations, personne ne marchandra ni la reconnaissance ni la justice.

## La situation militaire

Avant de clore cette déclaration, jetons les yeux sur l'immense ligne de bataille. Si le front russe nous a causé

de pénibles désillusions, nous devons espérer que la république nouvelle sera dans l'excès même du péril la force de refaire l'union et la discipline.

Sur tous les autres champs de bataille : sur le Carso, sur le Sereth, sur la Cerna, comme en Artois, depuis des mois de grandes choses se sont accomplies dont les résultats plus profonds qu'apparents encore se manifesteront par leurs conséquences.

Dans nos plaines de l'Est, les premiers contingents américains s'entraînent fraternellement avec nos troupes d'élite.

Quant à notre armée, sous l'impulsion d'un chef dont la maîtrise impeccable s'affirme chaque jour, elle a ajouté un nouveau lustre au nom symbolique de Verdun. Jamais son moral n'a été plus élevé, jamais elle ne s'est sentie plus sûre d'elle-même.

## Le contrôle parlementaire

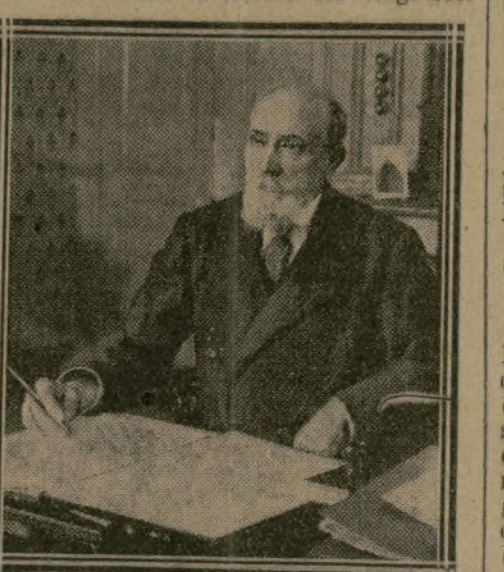
Pour que soit préservé de toute atteinte son merveilleux héroïsme, il faut qu'elle sente, penchée sur elle, la vigilance des pouvoirs publics : sans empêcher sur les attributions du haut commandement, contrôle parlementaire et contrôle gouvernemental sauront remplir leur tâche. Dans ce domaine, comme dans tous les autres, le gouvernement compte sur la collaboration étroite du Parlement, dont les initiatives et l'effort continu ont rendu à la défense nationale de si efficaces services que l'avenir mettra en pleine lumière; notre dessein est de gouverner en étroite union avec le Parlement.

Revenant toute l'autorité de notre fonction, nous ne chercherons pas à dissimuler derrière une façade d'optimisme nos responsabilités, nous les livrerons toutes à votre jugement.

Si vous nous croyez dignes d'une si lourde tâche, nous justifierons votre confiance par notre énergie et notre sincérité.

## LES INTERPELLATIONS

Cette déclaration, M. Painlevé la lut d'une voix claire, avec une diction parfaite, en martelant les principaux passages. De vifs applaudissements éclatèrent au centre, à droite et sur de nombreux bancs à gauche, quand il affirma que dans les instructions ouvertes ou qui pourraient s'ouvrir la justice suivrait son cours sans qu'il soit tenu compte d'aucune considération de personnes. On applaudit encore lorsque le président du Conseil déclara qu'interrompre la guerre un jour trop tôt serait livrer la France au plus dégradant des servages. La fin de la déclaration fut aussi chaleureusement accueillie.



M. BASLY, député de Lens, qui a été longtemps prisonnier en Allemagne, a repris hier sa place au Palais Bourbon, où il a été l'objet d'une manifestation sympathique.

demandes d'interpellation déposées. La Chambre ayant décidé, sur la proposition du président du Conseil, de grouper pour un débat immédiat celles de MM. Chauvin-Servinière et Aristide Jobert, sur la politique générale du gouvernement; de M. Louis Dubois, sur la conduite générale de la guerre; de M. Augagneur, sur les conditions dans lesquelles a été constitué le nouveau ministère; de MM. Lemery et Frédéric Brunet, sur les buts de guerre, et de M. Victor Borrel, sur le ravitaillement du pays, les interpellateurs commencèrent à défiler à la tribune.

Peu de chose à dire de l'intervention de M. Chauvin-Servinière, qui demanda au gouvernement des décisions et des actes, regrettant, d'autre part, de ne pas voir les socialistes partager le pouvoir et ses responsabilités. Avec sa fougue habituelle, M. Jobert, — qui a sur le cœur le reproche qu'on lui a adressé d'avoir signé, avec MM. Turmel et Jean Bon, nombre d'amendements extrémistes — s'en prit à M. Ribot, « resté agrippé au banc des ministres », l'accusant d'avoir de tout temps « parlé avec les loups, « pianoté » sur tous les tons les airs à la mode et requis contre les républicains, étant procureur impérial dans sa prime jeunesse.

Il s'agit en ce moment de la politique générale du gouvernement, et non de la carrière de M. Ribot, lui fit observer M. Deschanel. M. Jobert donna à son discours contre M. Ribot une conclusion inattendue; il invita M. Painlevé à commencer son nouveau règne par un acte de clémence et de pitié : l'amnistie générale pour les délits militaires.

(Voir la suite, page 3, colonne 5.)

## SITUATIONS

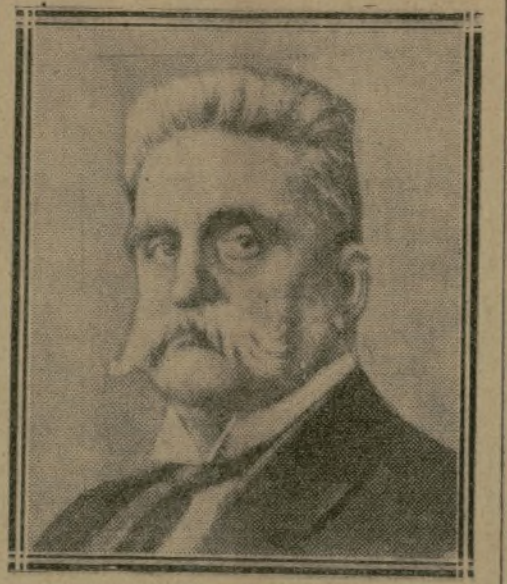
Brochure envoyée franco  
PIGIER, 53, rue de Rivoli, Paris

## LE MINISTÈRE SUÉDOIS VA DÉMISSIONNER

Les résultats déjà acquis des élections et les suites de l'affaire Luxbourg l'y contraignent.

STOCKHOLM, 18 septembre. — Les élections, qui, en Suède, s'espacent sur plusieurs semaines, tournent de plus en plus à l'avantage de la coalition socialiste et libérale. La droite, qui était déjà en minorité au Riksdag, paraît devoir sortir écartée de cette consultation.

Il se confirme que le ministère conservateur Swartz, devant cette débâcle de son



M. BRANTING

parti, rendu responsable à bon droit de toutes les erreurs de la politique suédoise et de ses complaisances envers l'Allemagne, serait décidé à se retirer avant l'ouverture de la Chambre.

Sa retraite entraînerait un ministère de coalition, où la place de M. Branting serait marquée malgré les attaques violentes dont il est l'objet en raison de ses sentiments ententophiles.

## L'arrêt allemand en Livonie

En Livonie, la douzième armée russe a encore amélioré ses positions au sud de la route de Pskov en enlevant un point d'appui près du village de Bidag, à mi-chemin entre le lac Lellit et la ville de Kokkenhausen, sur la Dvina.

Les considérations que nous faisons valoir hier sur le retour à la guerre de positions en Livonie se trouvent aujourd'hui confirmées par un article de la *Breisgauer Zeitung*, manifestement inspiré, comme tous les articles militaires qui paraissent dans cette feuille de propagande, par l'état-major allemand.

« L'avance impétueuse de nos troupes, écrit le rédacteur anonyme, a été arrêtée sur une ligne déterminée à l'est de Riga. Tandis que, dans les premiers jours, notre armée avait poussé à soixante-dix kilomètres à l'est de la Dvina, nous n'entendons plus parler maintenant que de petites rencontres avec les Russes qui se sont retranchés. »

Et il ajoute :

« Malgré le désordre qui règne dans le commandement russe, on peut encore constater une certaine direction qui, d'après notre dernier communiqué, s'est même manifestée par une réaction des troupes russes à l'est de Riga : on nous apprend, en effet, qu'en cette région une forte pression des Russes a été constatée, à laquelle nos postes de cavalerie ont échappé en se retirant par Moritzberg et Neu-Kaipen. »

Sa conclusion est que Petrograd, aussi éloigné de ce front que Berlin du front des Flandres, n'est pas menacé en ce moment par la voie de terre. Mais il ne dit rien de la voie de mer.

Jean VILLARS.

## DEMANDE DE POURSUITES CONTRE M. TURMEL

La Commission désignée par la Chambre est favorable à la suspension de l'immunité parlementaire.

Comme on s'y attendait, la Chambre a été saisie, hier, d'une demande en autorisation de poursuites contre M. Turmel. C'est en fin de séance que M. Deschanel, président, porta à la connaissance de l'Assemblée la lettre suivante qu'il venait de recevoir de M. Raoul Péret, garde des Sceaux :

Monsieur le président,

J'ai l'honneur de vous transmettre la lettre par laquelle M. le procureur général près la cour d'appel de Paris sollicite la suspension de l'immunité parlementaire en ce qui concerne un membre de la Chambre des députés.

Veuillez agréer, etc...

Cette lettre était jointe, en effet, la requête suivante de M. le procureur général près la cour d'appel de Paris :

Paris, le 18 septembre 1917.

Monsieur le président et à Messieurs les membres de la Chambre des députés.

Le procureur général près la cour d'appel de Paris a l'honneur d'exposer :

Le 9 juillet dernier, l'un des huissiers de la Chambre a trouvé dans le vestiaire de M. Turmel, député des Côtes-du-Nord, une enveloppe contenant 25 billets de mille francs de la Banque Nationale Suisse. Elle fut déposée aussitôt à la questure où M. Turmel ne crut pas devoir la réclamer. Appelé néanmoins à fournir des renseignements sur l'origine de cette somme, M. Turmel a donné successivement trois explications différentes.

En effet, le 12 septembre courant, dans une lettre adressée à M. le président de la Chambre, il s'exprime comme suit :

« Comme suite à notre entrevue de ce matin, j'ai l'honneur de vous confirmer que je revendique la propriété des billets de banque suisses que j'avais déposés à mon vestiaire, avec mes autres valeurs et correspondances, comme je le fais depuis que je suis à la Chambre. Comme dépôt dans ce vestiaire, je n'ai jamais eu moins de 25 à 30 mille francs. Ces sommes m'ont été payées comme avocat consultant — et non pas conseil — par des firmes franco-suisses. Le détail de ces opérations, des sommes reçues, des dates de versement, etc., fait, en ce moment, l'objet d'un relevé par les firmes. Ce détail m'est promis pour demain matin et je vous le ferai tenir aussitôt. »

Le lendemain, 13 septembre, écrivant à MM. les questeurs, M. Turmel maintient ces explications, mais se déclare obligé de se rendre en Suisse afin d'en rapporter les justifications que viennent, dit-il, de lui refuser les firmes avec lesquelles il avait été en relations.

D'autre part, dans une interview publiée par le Journal, le 16 septembre, M. Turmel expose cette nouvelle version :

« J'ai gagné, en tout et pour tout, grâce à mes opérations en Suisse, une somme de 90.000 francs. Pour cette dernière affaire de 30.000 francs, voici quelle était l'espèce : il y avait un procès en suspens entre la Suisse, l'Italie et la France, au sujet de la livraison de boulets, et l'enjeu était de 14 millions. Le procès se portait sur le fait que l'on ne trouvait pas un décret prononçant dans l'un de ces trois pays et interdisant ce marché. J'ai été appelé à exercer dans ce litige mon contrôle juridique, et j'ai solutionné l'affaire au mieux. J'ai écarté tous les obstacles, et, sur ce marché de 14 millions, rendu possible (conformément aux lois) par mon intervention, j'ai touché une part de 30.000 francs. Cela n'a rien d'anormal ni d'excessif. »

Enfin, hier, 17 septembre, M. Turmel, invité par M. le président de la Chambre à donner des précisions définitives, s'y est refusé; mais, quelques instants après, il lui adressait la lettre suivante :

Monsieur le président, messieurs les questeurs de la Chambre des députés, Paris.

« Le paiement qui m'a été fait l'a été par la Banque Fédérale Suisse et avait pour objet le paiement de conseils donnés pour bénéficier de droits fiscaux et similaires en France. »

Dans la même journée d'hier, M. le Juge d'instruction Gilbert, saisi d'une réquisition contre M. Turmel, lui adressa une convocation qui lui fut remise, vers 8 heures du soir, à la gare Montparnasse, au moment où il se disposait à partir pour Loudéac. Cette convocation lui fut même retirée à son passage en gare de Versailles. Mais M. Turmel n'en tint aucun compte et continua son voyage.

Dans ces conditions, il est permis de présumer que les opérations faites en Suisse, par M. Turmel et indiquées par lui comme sources de la somme qu'il avait gagnée, ont eu un caractère frauduleux, tombant sous l'application de la loi du 4 avril 1915, qui interdit aux Français d'entretenir des relations d'ordre économique avec les sujets d'une puissance ennemie.

(Voir la suite en Dernière Heure, page 3, colonne 4.)

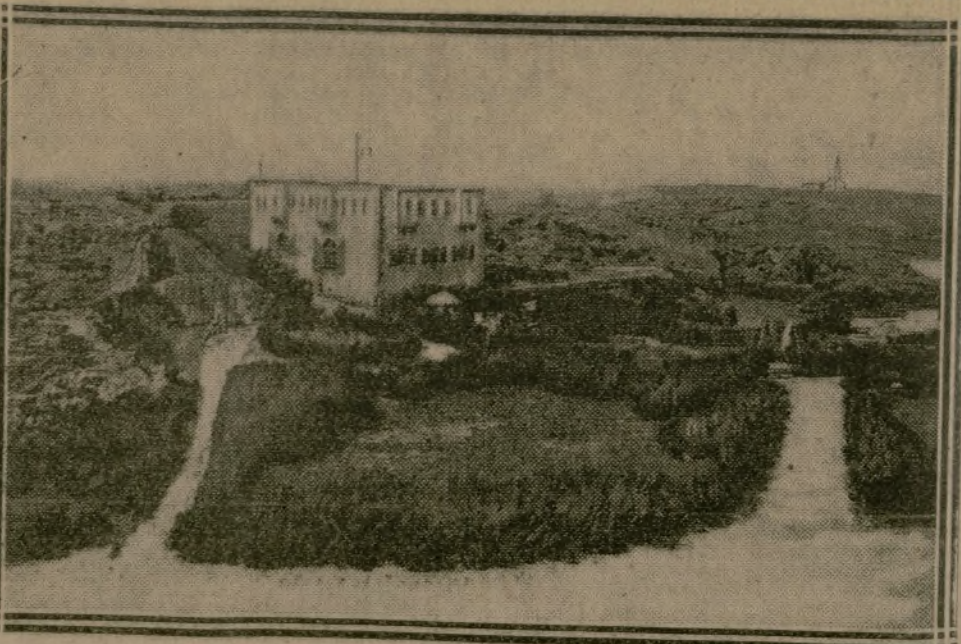
## Autour de la rentrée parlementaire



DEVANT LE PALAIS-BOURBON

La reprise des travaux parlementaires avait attiré hier à la Chambre un grand nombre de spectateurs. La foule des curieux se trouvait augmentée par une délégation de réfugiés des départements envahis. Ce sont celles-ci que l'on voit sur notre cliché à leur sortie de la Chambre des députés, où elles viennent d'être reçues par MM. Charpentier, député des Ardennes, et Deguise, député de l'Aisne.

## On visite avec effraction la villa de Sarah-Bernhardt

LE FORTIN DE M<sup>me</sup> SARAH BERNHARDT A BELLE-ISLE

« LORIENT, 18 septembre. — Le fortin de Bancor, dit fortin des Poulains, à Belle-Isle, que Mme Sarah Bernhardt a transformé en résidence d'été, a été fracturé et visité. Le parquet a ouvert une enquête. Les soupçons se sont portés sur un jeune officier aviateur et son amie, en villégiature à Belle-Isle, où

ils mènent joyeuse vie et dépensent sans compter. Ils ont reconnu, en effet, avoir pénétré dans le fortin, mais sans mauvaise intention, guidés simplement par leur admiration pour la grande tragédienne. Ils ont cependant été gardés à la disposition du parquet.







## MISSES LANSING

Nous avons donné, au lendemain de leur arrivée, une photographie sommaire des sœurs du secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères des Etats-Unis, prise à neuf heures du soir, au magnésium, sous le hall de la gare d'Orsay. Voici, aujourd'hui, une image plus vraiment ressemblante et exécutée dans de meilleures conditions. On y voit miss Emma Lansing et miss Katherine Lansing photographiées à la veille de leur départ pour la France. On sait que les sœurs de M. Robert Lansing ont passé par Paris avant de se rendre sur le front, où elles vont accomplir une mission de pur dévouement. Leur modestie leur a interdit toute publicité, et elles n'ont consenti à parler



LES SŒURS DE M. LANSING

à aucun journaliste. Elles estiment — on ne saurait les en blâmer — que les actes valent plus et mieux que les paroles.

## INFORMATIONS

De Londres, on annonce la nomination de Mrs Guyne Vaughan comme "contrôleuse en chef du corps d'armée auxiliaire des femmes".

Par décision du 13 septembre, le ministre de la Guerre a décoré la médaille d'honneur des épidémies en argent à : Mme Daisy del Greco, Mme Maria Cerbino, Mme Béatrix Meiklerid, Mme Marguerite Rae, Mme Lucie Howes, Mlle Gagliano, Lydia Passerini, Blanche et Leticia Loppi, dames de la Croix-Rouge à Tarente.

## CITATIONS

Le lieutenant de vaisseau de réserve duc de Broglie vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur avec le motif suivant :

"A pris une part active et féconde aux recherches scientifiques destinées à combattre les sous-marins ennemis."

Le nouveau titulaire, qui est entré et sorti le premier de l'école navale, est le fils de feu le duc de Broglie et de la duchesse, née d'Armaillé, et le petit-fils du duc de Broglie, ancien ministre, membre de l'Académie française.

## NAISSANCES

Mme Pierre du Sorbier, née Mailly, femme du lieutenant, vient de donner le jour à un fils, qui a reçu le prénom de Jacques.

## MARIAGES

Le Père Jean Duperray, de la Compagnie de Jésus, a béni ces jours derniers, en l'église de Bétharam, le mariage de son frère, le lieutenant Pierre Duperray, de l'infanterie coloniale, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Marie Doré.

Le mariage de Mlle Gladys de Pourtalès, fille et belle-fille du comte et de la comtesse Bernard de Pourtalès, avec M. Roger-Alexis Virgile, sous-lieutenant au 86<sup>e</sup> d'artillerie, fils du lieutenant-colonel et de Mme Albert Virgile, vient d'être célébré dans l'intimité, à Bellevue (Seine-et-Oise).

## DEUILS

On annonce la mort de M. Victor Ménage, ancien avoué, ancien adjoint au maire de Montmorillon, président de la Cie des Administrateurs judiciaires près le tribunal civil de la Seine, décédé à Evian-les-Bains.

De la part de Mme Ménage, de ses enfants et des familles Ménage, Ardillaux et Guyon. Selon la volonté du défunt, le service religieux et l'inhumation ont eu lieu à Verrières (Vienne), dans la plus stricte intimité. Il ne sera pas envoyé de lettres de faire-part.

Nous apprenons la mort :

De M. Ludovic Cosnard des Clossets, décédé au château du Bas-Manoir, près de Bretteville-sur-Odon, commune dont il fut maire pendant de longues années.

## BIENFAISANCE

M. Fithian, directeur de l'œuvre des Cantines au front, a quitté Paris, avec le comte Étienne de Beaumont, pour les Vosges, afin d'y installer une cantine nouvelle, qui sera dirigée par MM. A. J. Barton et Jean de Beauvais.

Vendredi soir aura lieu l'inauguration d'un nouveau local de l'Y. M. C. A. Son Exc. M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, présidera. A la partie musicale prendront part : Mme Montjovet, MM. Samuel Duskin et Henry Gillis.

Mrs Edith Wharton, dont on sait l'admirable et actif dévouement envers les œuvres de guerre depuis trois ans, et qui obtint pour ce motif la croix de la Légion d'honneur l'année dernière, va partir pour Tanger, où elle visitera les hôpitaux de tuberculeux au Maroc.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

**FERNET-BRANCA**  
SPECIALITÉ DE  
**FRATELLI-BRANCA-MILAN**  
Amar tonique, apéritif, digestif  
LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIÉNIQUE  
se prend avec de l'eau, du café,  
sirop, siphon, etc.  
Agence à Paris : 81, r. ÉTIENNE-MARCEL

## B L O C - N O T E S

DURANT toute cette guerre, mais plus activement encore dans le second trimestre de 1917, en mai, juin et juillet, l'Allemagne a certainement travaillé la France pour y produire un courant favorable à une paix avantageuse pour elle. Ses efforts se rattachent au procès actuellement en cours contre certains publicistes et que la mort a éteint à propos contre Almeryda, étrange suicidé. Je suppose qu'il est permis de le signaler, puisque le président de la République lui-même, à Verdun, n'a pas hésité à les dénoncer!

Les agents boches ou bochophiles utilisaient certaines publications à qui je ne ferai même pas l'honneur de les nommer. Ils jouaient aussi de « la Société des Nations ». Ce serait une excellente réalisation qu'une Société des Nations, et je suppose bien que la fin de la guerre verra apparaître quelque chose qui y ressemblera. Mais il y a la manière, et particulièrement il y a une manière boche. Celle-ci consiste à insister surtout sur « la liberté des mers », c'est-à-dire, en bon français et pas en boche, sur le « devoir » qu'aurait cette Société des Nations de restituer au commerce maritime allemand une situation prééminente — la flotte commerciale, allemande est à peu près intacte, sauf trois millions de tonnes confisquées, que le principe de la « liberté des mers » lui rendrait probablement, tandis que celle des Alliés a été largement diminuée par les attentats des sous-marins. Elle consiste aussi, et c'est ce que M. Wilson a bien vu, à admettre que les nations allemande et autrichienne seront représentées par les dynasties des Hohenzollern et des Habsbourg. Ainsi conçue, l'organisation d'une telle « Société des Nations » proclamerait notre défaite et pas autre chose.

Mais les agents boches ne se sont pas contentés de payer les services de quelques anarchistes ou médiocres aigrefins bien connus et de longtemps brûlés sur le pavé de Paris. Ils ont fait appel à sensibilité, à la sentimentalité des femmes, à leur horreur pour le sang versé. Ils ont suscité des parloires de femmes où quelques exaltées gémissaient sur les maux de la guerre et demandaient, avec des larmes dans la voix, que ces massacres prissent fin au plus tôt.

Il ne faut pas s'exagérer le danger de ces parloires, mais il ne faut pas se le dissimuler non plus. C'est ce qu'a compris la Ligue républicaine de défense nationale Droit et Liberté, qui fait appel non seulement aux Français, mais aux Françaises. Et il importe, en effet, que celles-ci se groupent et se comptent : celles qui sont décidées à tous les sacrifices nécessaires sont infiniment plus nombreuses que les pacifistes larmoyantes.

Cette Ligue déclare qu'il n'y a qu'une paix acceptable, celle du droit des peuples, et que le triomphe du droit des peuples a pour conditions essentielles les réparations, les restitutions, les garanties réclamées par les gouvernements de l'Entente. « Autrement dit, ajoutée-t-elle, la paix doit être fondée sur la restitution des territoires occupés ou qui furent brutalement annexés jadis, sur la libération intégrale des petites nations violées ou martyrisées, sur l'obtention d'indemnités matérielles proportionnées aux dommages subis, sur la destruction d'un impérialisme barbare. Sinon elle ne serait qu'une trêve — une effroyable trêve — pendant laquelle la vie nationale serait suspendue plus onéreusement et plus lamentablement que pendant la guerre. Elle aurait pour conséquence un malaise moral, social, politique intolérable et un véritable désastre économique dont les classes ouvrière et paysanne seraient nécessairement les premières victimes. »

On ne saurait mieux dire, et j'invite toutes les Françaises — tous les Français aussi — à adhérer à la Ligue. Siège social : 77, rue Blanche. Qu'on se le dise!

Pierre MILLE.

## Mascottes

Les hommes aiment les mascottes. Chaque régiment possède son animal porte-chance : les chiens, les chats et les chiens sont les plus courants parmi les fétiches vivants. Quelques-uns apportent plus de recherche dans leur choix : c'est ainsi que des Canadiens, des Australiens et des Néo-Zélandais élèvent tortues, bonheurs et kangourous. Les Français dressent volontiers des renards. Les Sénégalais ont apporté, on

France, des chacals. Les Russes professent une tendresse particulière pour les ours. Les sammites, eux, derniers venus dans la



JAZZ BAZIZ

grande phalange mondiale, montrent une prédilection toute spéciale pour les singes de petite espèce.

En voici un, Jazz Baziz en personne, qui, à tout le moins, rappellera à ses possesseurs, quand ils joueront avec lui au front, la grimace de « ceux de l'arrière ».

## La garde qui veille

Comme il arrive lors des débuts de tout gouvernement devant la Chambre, les deux bancs réservés aux ministres étaient, hier, extrêmement garnis. Et, bien que quelques-uns se fussent rendus au Sénat, tous n'avaient pu y trouver place.

MM. Painlevé, Ribot, Doumer, Steeg, Bismarck et Klotz s'étaient assis au premier rang ; MM. Renard, Fernand David, Jacques-Louis Dumesnil et quelques sous-secrétaires d'Etat, au second ; les autres, dans les travées voisines. Il faut songer qu'il y a dix-neuf ministres et onze sous-secrétaires d'Etat.

Grâce à leur vieille habitude professionnelle, les huissiers de la Chambre avaient prévu cet encombrement. Aussi, dès l'ouverture de la séance, avaient-ils gardé soigneusement les bancs des ministres pour leurs occupants de droit, MM. Camille Picard et Abel Ferry, qui avaient voulu s'y asseoir, se virent ainsi priés courtoisement d'aller plus loin.

Hâtons-nous de dire que cette consigne était exceptionnelle. Demain, les députés pourront, comme auparavant, s'asseoir au banc des ministres lorsqu'il y aura de la place. C'est une vieille tolérance qui, on peut bien le dire, n'a jamais donné lieu à des abus bien graves.

## Le retour de M. Basly

Une petite manifestation marqua le début de la séance.

Comme M. Basly, député de Lens, rentré tout récemment des régions envahies, prenait place à son banc, qu'il n'avait plus occupé depuis août 1914, tous les députés se levèrent et lui firent une ovation.

Et l'émotion redoubla quelques instants plus tard quand, répondant à M. Deschanel, qui l'avait salué comme le spectacle de trois années de souffrances, M. Basly, d'une voix un peu affaiblie, mais le geste énergique, affirma que ses compatriotes restés en pays envahis conservaient, malgré tout, leur foi en la victoire.

A ce moment, on était loin de l'affaire Turmel.

## Chassé-croisé

Si l'on observait hier les nouveaux ministres qui prenaient place au banc du gouvernement, on remarquait aussi les anciens qui retournaient à leur banc de député.

Tandis que M. Viollette, ex-ministre du Ravitaillement, recevait les congratulations de M. Jean Bon, partisan déterminé des deux jours sans viande, on voyait ainsi M. René Viviani regagner, pour la première fois depuis juin 1914, sa place à l'extrême-gauche. L'ex-garde des Sceaux allait s'asseoir entre MM. Moutet et Varrenne, socialistes unifiés, derrière MM. Navarre et Adrien Vebber. M. Albert Thomas

était aussi à l'extrême-gauche ; M. Malvy à gauche, derrière M. Simyan.

M. Maginot avait pris place au centre, à côté de M. Delcassé ; M. Joseph Thierry, au centre droit, derrière M. Cornudet.

Petite scène qui se renouvelle à la Chambre, après chaque crise ministérielle, sans jamais laisser la curiosité des spectateurs...

## Le bon contrôle

En attendant qu'il soit procédé à la révision nécessaire, la gesture de la Chambre a donné des ordres pour qu'un contrôle rigoureux soit exercé sur les cartes donnant accès dans les Pas-Perdus et les tribunes de la presse.

Hier, au Palais-Bourbon, les huissiers exigeaient ainsi la carte avec photographie et se montraient impitoyables.

Je sais bien que vous avez une carte en règle, disait l'un d'eux à un gros monsieur qui insistait. Mais je ne vous connais pas. Et qui me dit, votre photographie n'y était pas collée, qu'elle ne vous a pas été prêtée par son titulaire ?

Et c'était la bonne méthode. Mais ce n'est pas suffisant. Il y a encore, parmi les titulaires de cartes, une épuratoire qui s'impose et que les journalistes professionnels réclament.

## Yes...

La scène se passe dans un petit café de la rive droite, vers les neuf heures du matin. Au premier plan (praticable) la devanture, avec ses tables et ses chaises. Décor bien connu. Un brave ouvrier du faubourg, assis, un peu débraillé, prend un café-crème dans un verre et plonge dans ce café, voluptueusement, des tartines de pain au beurre.

Surviennent des Sommes. Trois jeunes soldats, frais comme des jeunes filles, rasés comme des lords, astiqués comme des lieutenants. Ils s'assoient et, en attendant qu'on les serve, regardent avec sympathie autour d'eux. L'un d'eux, pour engager la conversation, dit, d'un air aimable : « Nice day today » — il fait beau temps, aujourd'hui, — mais sans se douter un instant que l'ouvrier puisse ne pas entendre leur langue, la langue universelle.

A quoi le brave homme, s'imaginant que ces étrangers s'étonnent de le voir tremper son pain beurré dans du café au lait, répond comme pour excuser un usage bizarre : « Oui, comme les gosses !... » sans se douter, lui non plus, que ces jeunes soldats puissent ne pas comprendre le français, la langue universelle...

Et les Américains, s'imaginant avoir parfaitement compris la grâce de cette réponse, à leur tour répliquèrent : « Yes ! », toujours sans cesser de sourire.

Et dire qu'il y a des gens pour prétendre qu'il existe entre les peuples des barrières morales infranchissables !

## Le bon cauchemar

C'est en wagon, ou plutôt dans le couloir du wagon, dans un train qui va de Paris à Lyon.

Tous les compartiments étant au complet, des soldats permissionnaires se sont étendus dans le couloir, puis ils se sont endormis, et les autres voyageurs ne pouvaient plus circuler.

Alors, voici une vieille dame qui fouille dans sa valise, en retire un saucisson ficelé, bien habillé de papier d'argent, et le glisse, avec toutes sortes de précautions, dans la poche d'un des soldats qui dort.

Exemple tout de suite suivi par deux petites filles qui, quittant timidement leurs places, vont déposer leurs tablettes de chocolat dans le kopti renversé d'un autre dormeur. Bientôt, les provisions affluent vers ces permissionnaires partis au pays des songes...

Un brusque arrêt du train fit sursauter nos soldats couchés ; ils se dressèrent sur leur séant, palpèrent leurs poches alourdies, et l'un d'eux, encore mal réveillé, s'écria :

— C'est là que ma permission est déjà finie et que ma femme m'a bourré les poches ?

Mais ce cauchemar de « la permission finie » fut vite dissipé.

## LE PONT DES ARTS

Que de choses, après la guerre, nous ne pourrions plus voir qu'en peinture — ou en gravure ! Ainsi des admirables mosaïques de Saint-Denis, détruites dans le dernier incendie de Salomon. On en retrouvera la reproduction dans l'album joint au prochain livre de M. Charles Diehl : les Monuments de Salomon, auquel ont collaboré MM. Le Tourneau et Saladin, architectes.

## LE VEILLEUR.

par W.-H. Walker

## LA FLOTTE D'OR



— Il en viendra encore...

(Life.)

## L'AFFAIRE DE FLEET STREET

PAR

ADRIEN VÉLY

Il était neuf heures du soir. La salle à manger de l'hôtel se vidait. Nous nous levâmes, Nelson Brown et moi, et nous regagnâmes, au moyen du lift, nos chambres, qui se trouvaient au quatrième étage.

— Vous permettez que je vienne un instant chez vous ? me demanda l'illustre détective anglais.

— Mais certainement, mon cher ami. Entrez donc. Nous causerons un peu, et ça me fera plaisir.

Nous nous assîmes dans de grands fauteuils, et nous nous mîmes à fumer.

— Où en sont les affaires qui vous ont amené à Londres ? me demanda Nelson Brown, au bout de quelques instants.

— Elles sont à peu près terminées, et je compte pouvoir repartir après-demain.

— Ah ! tant mieux. J'ai été charmé de vous accompagner à Londres. Cela m'a donné l'occasion de revoir mon pays natal. Mais, entre nous, je ne serai pas fâché de me retrouver à Paris, qui est devenu ma seconde patrie.

Il tira quelques bouffées de son cigare, puis reprit :

— Dites donc, old fellow, je boirais bien un verre de whisky.

— Rien n'est plus facile, répondis-je. Je vais sonner le steward.

— Ah ! non... Pas ici !... Ça manque de gaieté...

— C'est pourtant le seul endroit où...

— Croyez-vous ?

— En connaissez-vous un autre ?

— Mais oui... Un bar, par exemple...

— Vous en avez de bonnes !... Mais vous savez bien que tous les bars sont fermés, dès la fin du jour, par ordre de la police...

— Oh ! pas tous... Je connais un bar, dans Fleet Street, qui est, en apparence, fermé, mais où l'on peut boire tout de même pendant une bonne partie de la nuit.

— Qui donc vous a renseigné ?

— Personne... J'ai découvert la chose en me promenant... Ça n'a été qu'un jeu pour moi... J'ai découvert aussi la façon de frapper à la porte et le mot de passe... Ah ! si toutes les affaires dont je me suis occupé ne m'avaient pas occasionné plus de difficultés !

— C'est égal, vous êtes un homme admirable...

— Peuh !... Je sais voir et observer, voilà tout... Alors, nous allons à ce bar ?

— Ma foi, je ne dis pas non... Cette escapade me paraît assez amusante... Mais, dites-moi, vous répondez de tout ?

— De tout... Ce n'est pas la première fois que je fais la nique à la police officielle, et ce ne sera pas, je l'espère bien, la dernière...

Deux minutes plus tard, nous étions dans le Strand, que nous suivîmes dans toute sa longueur, et nous pénétrâmes dans Fleet Street. Nous fîmes encore trois cents mètres environ, puis Nelson Brown s'arrêta.

— C'est ici, me dit-il...

— Ici ?... Mais où donc ?

— « Ils ont des yeux, et ils ne veulent pas voir ! » proclame l'Écriture.

Et il me désigna une petite porte, à peine perceptible dans les ténèbres. Aucun rayonnement de lumière, si mince fût-il, ne se laissait voir. Aucun bruit, si léger fût-il, ne se laissait entendre. J'admirais une fois de plus les merveilleuses facultés divinatoires de mon illustre ami, qui lui donnaient comme un sixième sens refusé au reste des humains.

— Il ne nous reste plus qu'à entrer, lui dis-je.

— Un instant, fit-il, en me saisissant brusquement le poignet.

— Qu'y a-t-il ?

Il me montra, au loin, une silhouette indécise qui semblait se diriger de notre côté.

— Un policeman, murmura-t-il comme dans un souffle.

Et il ajouta :

— Venez.

Du pas nonchalant de deux promeneurs attardés, nous poursuivîmes notre route, dans la direction de Saint-Paul's Church.

Nous nous engageâmes lentement dans la première rue transversale qui se présenta à nous. Puis, revenant brusquement sur nos pas, nous nous blottîmes dans l'encoignure des deux rues et notre œil inspecta toute la partie de Fleet Street que nous venions de parcourir. Le policeman était arrivé jusqu'à la porte du bar fantôme. Là, il s'était arrêté. Et maintenant il regardait dans notre direction. C'est, du moins, ce que m'affirma Nelson Brown, pour qui l'ombre n'avait pas de mystères.

— Diable ! marmonna-t-il, voilà un gaillard qui me paraît plutôt indiscret.

— Je crois bien, observai-je, que nous allons être obligés de nous passer de notre whisky.

— Y pensez-vous ?... Jamais de la vie !... Il ne sera pas dit qu'un simple policeman aura pu se mettre en travers de la

**LE SANG**  
est la  
**SOURCE de la VIE**  
Les  
**Pilules Pink**  
sont une  
**SOURCE DE SANG**



# LES LIVRES

# LES PETITS MÉTIERS DE LA GUERRE (1)

Monsieur le Conservateur

Cabassou est un brave soldat. Il s'est bien conduit à Verdun et, tout récemment encore, à Craonne. C'est un brave soldat, mais un de ceux qu'en style militaire on appelle : un fort caillon.

A l'avant, ça va ; mais, dès qu'il est à l'arrière, il grogne, il discute les ordres ; en un mot, il devient insupportable.

Cabassou n'est pas très bien noté de ses chefs : les corvées tombent sur lui avec une déplorable fréquence, de même que les punitions ; enfin, on le tient à l'œil.

Notre gaillard a essayé de tous les moyens pour échapper à cette peu enviable situation. Toutes les demandes possibles il les a successivement faites et transmises par la voie hiérarchique, depuis celles pour l'aviation jusqu'à celles réclamant des maréchaux ferrants ou des soudeurs pour boîtes de conserves.

Mais l'homme était bien connu et chacune de ces demandes, apostillée d'ailleurs d'avis toujours défavorables, restait régulièrement sans effet. Quand Cabassou eut acquis la certitude qu'il ne sortirait jamais de son régiment par les moyens légaux et administratifs, il chercha autre chose. Comme il est inventif, il trouva. Il trouva non seulement le filon espéré, mais encore un métier, un excellent petit métier qu'il a chance de conserver même après la guerre.

Le corps de troupe dans lequel notre soldat coulait des jours mélancoliques était cantonné dans une région où les beaux châteaux et les somptueuses propriétés estivaient sont nombreux. Mais, comme l'ennemi était très proche et les bombardements fréquents, tous les propriétaires avaient dû évacuer ces demeures plus ou moins dévastées, qui restaient livrées à l'abandon quand elles ne servaient pas de quartier général à des états-majors.

Or donc Cabassou fut amené un jour par une raison de service dans un de ces châteaux dont le luxe et l'aspect grandiose le frappèrent. Il se fit alors le raisonnement suivant :

— Si c'était moi le propriétaire de cette boutique-là, je me ferais tout de même des cheveux de la savoir ainsi abandonnée et livrée à n'importe qui. On a beau être riche : on tient toujours à ses petites affaires, et je serais bien aise de savoir ce qui reste de mes meubles et de ma vaisselle...

Quelques jours plus tard, Cabassou partait en permission et, dès son arrivée à Paris, il se rendait tout droit chez le comte de X..., propriétaire du beau domaine qui lui avait suggéré ces réflexions.

Monsieur, lui dit-il en arrivant, je vous apporte des nouvelles de votre château, au premier étage je suis cantonné.

Le propriétaire fut ravi. — Oh ! vraiment ? fit-il, qu'est-ce qu'il devient, mon château ? Est-il encore debout ?... Je n'ai pas encore pu obtenir les laissez-passer nécessaires pour aller le visiter et j'avoue que je suis anxieux de savoir ce qu'il en reste.

Tirant un carnet de sa poche, Cabassou lut au propriétaire un inventaire, détaillé pièce par pièce, de son domaine.

On devine avec quel intérêt celui-ci écouta ce rapport d'ailleurs fort exact. Il remercia chaleureusement le soldat qui prenait la peine de lui apporter et ne souffrit pas que, durant ses sept jours de permission, il descendît ailleurs que chez lui.

La veille du départ, il le fit appeler dans son bureau et lui tint ce langage :

— Mon ami, j'ai pensé à une chose... Etes-vous très occupé à votre régiment ?

— Pour le moment, non, monsieur, répondit Cabassou souriant et prévoyant la proposition qui allait lui être faite.

— Consentez-vous à vous charger de mes intérêts là-bas ?

— Avec plaisir... mais à condition que mes chefs m'autorisent.

Le comte lui tendit deux enveloppes et répondit :

— Voici une lettre pour votre général, qui est un de mes camarades du Cercle ; cette lettre vous accredité comme mon mandataire auprès de lui. Quant à la seconde lettre elle contient mes instructions détaillées sur ce que je désire que vous fassiez là-bas : les meubles et les objets auxquels je tiens et que je voudrais voir réunis dans des pièces fermées à clef, les réparations que je demande, etc., etc. En un mot, je vous charge de veiller sur mon château et d'en être le conservateur... Cela vous convient-il ?

— A merveille.

— Bien entendu, vous recevrez pour votre peine une rémunération de trois cents francs par mois... Est-ce suffisant ?

Cabassou protesta dignement :

— Un militaire, fit-il, n'a pas le droit de recevoir un salaire.

— Peut-être, mais il a au moins le droit d'accepter un cadeau.

— C'est différent.

Et ce fut sur ces accords que Cabassou rentra à son régiment.

Ah l'animal ! Il l'avait trouvé, le filon ! La lettre du comte au général avait fait merveille. Le soldat taillable et corvéable à merci devint depuis cette bienheureuse lettre une manière de personnage.

Pour commencer il ne coucha plus avec ses camarades dans des écuries ou des granges inconfortables : il eut sa chambre au château, comme les officiers. Pouvait-on faire moins pour le représentant du propriétaire ?

De corvées, de relèves aux tranchées il ne fut plus question. Toutes les fois que son nom était prononcé à l'appel, le capitaine répondait aussitôt : « De service au château. » Notre malin personnage mena dès lors, sur le front, l'existence enviable d'un conservateur de musée.

On n'osa plus déplacer un lit ou une assiette dans le château sans en référer au représentant du propriétaire.

On le voyait toute la journée vaquer, calme et digne, à ses nouvelles occupations, tantôt faisant enlever ce buffet ancien pour le remplacer par celui de l'office, tantôt décrochant des tableaux, rangeant les livres de la bibliothèque. Sur la porte de son logement s'élevait orgueilleusement une étiquette ainsi conçue : *Cabassou, conservateur du château de X...*

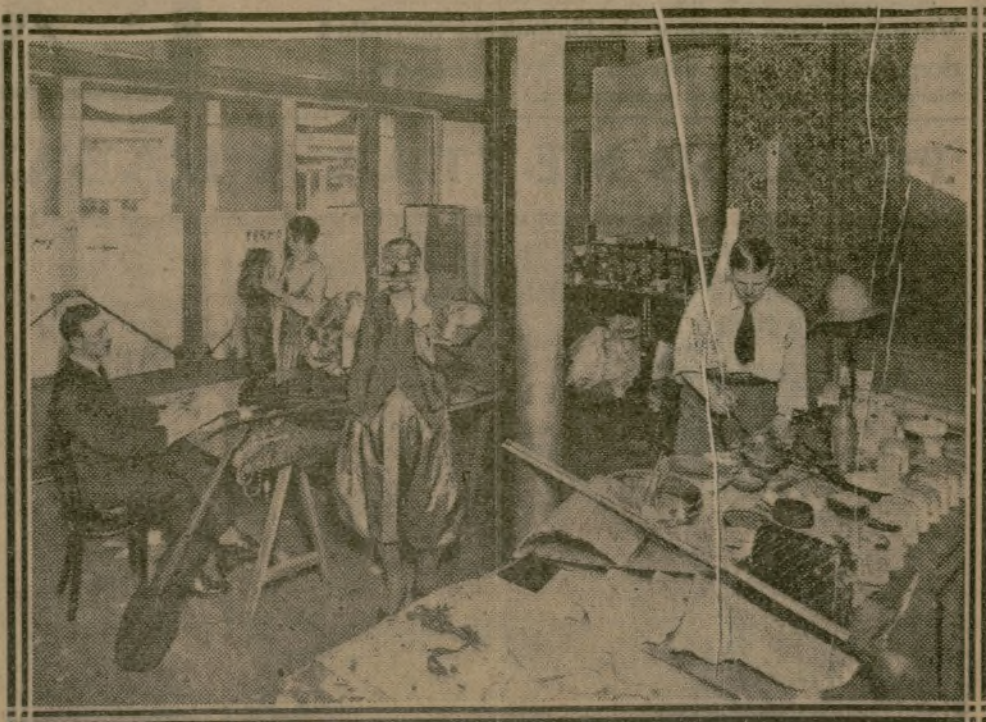
Quelle chance tout de même, se disait tout le temps le soldat en se frottant les mains, quelle chance que ma demande pour l'aviation ait été refusée ! — JULES CHANCEL.

(1) Voir les nos d'Excelsior des 1<sup>er</sup>, 12, 20 mai, 12 juin, 4, 22 juillet et 7 août.

Entrepr. Deauville 33, bd Saussaye, Neuilly, offre briquetter chez vous, à forfait tous vos poussetiers de

CHARBON

# LES THÉÂTRES



L'ATELIER DES PEINTRES AU THÉÂTRE DU VIEUX-COLOMBIER

## Un théâtre français à New-York

Un théâtre parisien va se transporter bientôt à New-York avec, — en même temps que sa direction, — sa troupe, ses décors, ses costumes et ses accessoires. Il représentera en quelque sorte officiellement l'art dramatique français en Amérique. Il jouera, au Garrick, les œuvres classiques et modernes les plus remarquables de notre répertoire, dont la sélection a été faite avec un soin scrupuleux et édicté. Placé sous le patronage du gouvernement français, il sera un merveilleux instrument de propagande dans la grande république alliée à laquelle tant de liens nous unissent, et où il est question, actuellement, de rendre obligatoire l'étude de notre langue. Ce théâtre, que dirige M. Jacques Copeau, est situé sur la rive gauche, à côté de la rue de Rennes, plus loin que l'Odéon.

Une petite boutique aux volets de fer baissés. Un fronton orange qui porte en lettres sans majuscules : *théâtre du vieux colombier*.

Je m'engouffre dans la porte voisine, pénètre dans une cour, passé dans un couloir et tombe dans un jardin. C'est bien la première fois que je vois un théâtre dans un jardin ! J'entre...

Où suis-je ? Dans une petite pièce peinte en jaune, un étrange monticule fait d'étoffes entassées, un petit bahut breton, un canapé. Deux courtisanes passent, en portant une robe à traine bien curieusement bariolée. Et voici un jeune homme en bras de chemise, avec un pinceau rempli de couleur entre les dents. Je demande à voir M. Copeau.

— M. Copeau ? Oh ! il est absolument impossible de le voir en ce moment : il est en répétition.

Je feins de me contenter de cette réponse et j'ajoute une parole au hasard. J'entre dans la salle même du théâtre... pas longtemps. Car aussitôt, avec amabilité, mais fermement, quelqu'un m'a empoigné par le bras et m'a mis dehors :

— Non, monsieur, personne... Nous travaillons !

On a même l'air de travailler sérieusement ! Cependant la porte à laquelle on m'a assigné est pourvue d'un œil-de-bœuf. Je regarde, j'aperçois une salle, des acteurs sur une scène où peignent de grandes draperies, et, au premier rang des fauteuils, un monsieur qui s'agit, qui s'agit. Tout doucement, j'entre ouvre la porte pour entendre.

Le monsieur qui s'agit monte sur la scène, en descendant, répète les répliques, fait marcher les acteurs... Un acte vient de s'achever. Hop ! changement de meubles. Quoi, ce sont les acteurs qui remplacent les machinistes ! La coquette, le père noble, la jeune première, l'amoureux transportent des fauteuils, des tables...

Mais la répétition reprend, pareillement enflammée, puis s'achève. Le monsieur qui s'agit remonte la salle à grandes enjambées. Il va sortir. C'est le directeur. Il sort et disparaît dans une porte tout au fond du jardin.

Je le suis. Il monte un étage. Le voilà qui suit un grand balcon de bois. Il entre dans un atelier. C'est là que je le retrouve, assis dans un fauteuil au milieu de la pièce. Il ne dit rien, sa figure reste crispée. Il examine une grande maquette en bois qui est, ma foi, un véritable petit théâtre, et, devant lui, un grand jeune homme maigre, le regard pétillant d'intelligence, attend.

Soudain, Jacques Copeau se décide : il a trouvé quelque chose. Il prend joyeusement le bras du grand jeune homme.

— Vois-tu, mon vieux Jouvett, l'éclairage...

Jacques Copeau prépare la mise en scène. Les acteurs sont venus se ranger derrière lui. Ils admirent, ils discutent. Ils sont familiers et défectueux.

Familiers et défectueux, c'est ainsi que je les retrouve, en bas, disciplinés et libres, heureux. Et moi aussi, je deviens défectueux. Je demande :

— Alors, c'est vous qui représentez l'art français en Amérique ?

Et un comédien, dans un grand geste, me répond :

— Oui, monsieur, c'est nous.

« C'est nous. Vous ne sentez pas très bien ce que cela veut dire. Quand nous avons débuté ici, nous n'avions rien. Rien. Le Vieux-Colombier a été créé tout entier de nos mains. C'était une petite salle, l'Athénée-Saint-Germain, où jouaient les patrons. Il a fallu tout faire, et nous n'avions pour tout faire que notre foi. Regardez. »

Et le comédien ouvrait des armoires.

Il y a là dix pièces... dix pièces toutes montées ! Regardez ces costumes, monsieur. Et pensez à ceci : Quand nous avons commencé de répéter ici, nous nous cognions dans les échelles des peintres, nous balayions nous-mêmes, nous nous agitions dans une atmosphère qui, quand elle n'était pas hostile, était découragée. Les journaux ricanaient : « Ces pauvres gens qui veulent jouer du Molière sur la rive gauche ! »

Les confères nous entraient : « Ça durera un mois !... » Nos amis, même les plus proches, ceux qui, parfois, nous soutenaient de leur argent, ne croyaient pas. Parmi les acteurs, tous n'avaient pas la foi. Mais deux ou trois avaient la foi. Et ça a suffi ! Nous avons joué. Et voilà. Nous avons manifesté ce que nous étions. Et on nous a appelés en

Angleterre, en Alsace, en Suisse. Aujourd'hui, c'est nous qui allons représenter l'art français en Amérique.

— Pour arriver à ce résultat, vous avez dû jouer...

— Huit mois, du 20 octobre 1913 au 31 mai 1914.

Copeau, alors, intervient :

— Oui, monsieur. Et vous ne savez pas ce qu'ils ont été pour moi. Ils ont travaillé jour et nuit — prenez-le au sens littéral. Et pour rien, Oul, pratiquement pour rien. Ils ont mis le résultat au-dessus de tout, au-dessus de leurs intérêts, au-dessus de leur santé. Ils se sont sacrifiés tout entiers pour la maison.

— Mais maintenant, c'est la fortune... L'Amérique... Et on m'a dit que vous alliez avoir un grand théâtre à Paris, avenue de l'Opéra.

— Ils sourient :

— Non. Nous resterons dans cette petite salle. Nous espérons, certes, rayonner sur le monde entier, mais nous ne voulons pas abandonner ce petit théâtre qui est l'âme de notre entreprise, ce petit théâtre où il n'y a rien — ni tableaux électriques extraordinaires, ni scène tournante, ni dégagements — rien que le lieu de notre premier enthousiasme, de notre premier travail, de nos premières peines récompensées.

Ils se regardent tous. Et il passa là comme un frisson. — L. B.

Réouverture. — Le théâtre Sarah-Bernhardt fera sa réouverture samedi prochain avec *Vautrin*, pièce en cinq actes, par Honoré de Balzac. Il n'y aura pas de répétition générale.

Châtelet. — En raison du très grand succès de la reprise du *Tour du Monde en 80 jours*, M. Fontanes a décidé de donner six représentations par semaine : quatre soirées, les mardi, mercredi, samedi et dimanche ; deux matinées, les jeudi et dimanche. La pièce finit exactement à 11 heures.

Théâtre Réjane. — Yves Mirande, Jean Bastia et Saint-Granier sont trois hommes d'esprit. Cette spirituelle trinité s'est conglomérée pour donner au théâtre Réjane une revue qui est un chef-d'œuvre de satire gauleuse. C'est un très gros succès, qui se répète tous les soirs.

Variétés. — Il faut aller voir la *Femme de son mari*.

1<sup>re</sup> Parce que c'est une comédie américaine et que les États-Unis accueillent la production littéraire française avec une largesse que nous ne leur rendons que bien faiblement.

2<sup>de</sup> Parce que la pièce contient une psychologie fine et amusante du caractère féminin de tous les pays et de tous les âges.

3<sup>de</sup> Parce que l'interprétation est des plus remarquables avec Germaine de France, André Dubosc, Henry Burguet, G. Raulin et Simone Frevalles.

Ce soir :

Comédie-Française, 7 h. 15, *Les Noces d'argent*. Opéra-Comique, relâche ; jeudi, 1 h. 30, *Werther*, les *Amoureux de Catherine*.

Odéon, 8 h. 15, *Mon ami Teddy*. Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *l'illusionniste* (Sacha Guitry).

Variétés, 8 h. 15, *la Femme de son mari*. Gymnase, relâche ; vendredi, *Petite Reine*. Vaudeville, 8 h. 15, *la Revue*.

Châtelet, 8 h. 15, mardi, mercredi, samedi, dimanche, *le Tour du monde en 80 jours*. Palais-Royal, 8 h. 15, *Madame et son filleul*. Gaîté-Lyrique, 8 h. 15, *Lucie de Lammermoor*. Trianon-Lyrique, 8 h. 15, *la Petite Mariée*.

Ambigu, 8 h. 30, *le Maître de forges*. Antoine, 8 h. 25, *M. Bourdais, professeur*. Michel, 8 h. 30, *Plus ça change...*

Th. Réjane, 8 h. 30, *Une Revue chez Réjane*. Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer ?* Sarah-Bernhardt, samedi, 8 h. 15, *Vautrin*. Cluny, 8 h. 15, *les Deux Vastades*. Edouard, 8 h. 15, *la Folle Nuit*.

Femina, 8 h. 30, *Sapho*. Grand-Guignol, 8 h. 30, *Taïaut ! la Petite Mauv*. Scala, 8 h. 30, *le Sursis*.

MUSIC-HALLS

Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim. CINEMAS

Gaumont-Palace, aujourd'hui, relâche ; demain jeudi, 2 h. 15 et 8 h. 15, *l'Arrivisme*. Loc. 4 r. Forest. Tél. Marc.16-73

Les petits Alsaciens à la statue de Strasbourg

Avant de retourner en Alsace, les petits écoliers de la vallée de Thann ont été conduits hier matin chez M. Painlevé, président du Conseil et ministre de la Guerre, président d'honneur de la Renaissance française de l'Alsace-Lorraine ; puis chez M. Daniel Vincent, ministre de l'Instruction publique.

De là, des automobiles militaires les ont amenés place de la Concorde, où, après avoir chanté à pleine voix la *Marseillaise* et fait entendre quelques chansons du pays alsacien, ils ont déposé des gerbes de fleurs au pied des statues de Strasbourg et de Lille.

Une délégation de quatre enfants, originaires de Thann, a été reçue par M. Louis Barthou, ministre d'Etat, dont le fils a été tué glorieusement, à Thann, par un obus allemand.

## LA DEMOISELLE DU CINÉMA, roman, par Maurice Vaucaire

Maitre Lucie Martin, avocate de petites causes, et son mari Evariste, journaliste inglorieux, ont de grosses dettes et deux filles charmantes.

Par contre, la tante Duval, née Martin, qu'on eut le bon esprit de fourrer, toute jeune, non dans le grimoire et les écritures, mais dans une blanchisserie, est à la tête d'un somptueux établissement. Elle gagne, par an, des 100.000 francs...

Cette reine du battoir et de l'eau de Javel est veuve, mais elle adore, comme s'il était sien, Max Duval, le fils de feu son mari.

Et, comme de juste, les cousins Martin-Capulet sont brouillés à mort avec les cousins Martin-Montaignu. Or, Max Duval, millionnaire diplomate et ennuyé, étant entré par fortune dans un cinéma, en sort coiffé, mais coiffé jusqu'aux oreilles de la protagoniste entrevue sur l'écran. C'est un enfant gâté que ce Max Duval. Il lui faut la belle inconnue. Il la veut pour femme légitime, nâ !

Oui-da ! Mais qui est-ce ? H l'ignore. Mais nous le savons. Vous le savez. Pour si peu indifférents soyez-vous, vous l'avez déjà deviné. La belle inconnue, c'est, naturellement, la cousinette adorable et détestée : c'est Fanfan Martin, qui fait du cinéma... se laisse enlever par des Peaux-Rouges... de Belleville... dégringole des étages... glisse, comme une anguille, sous des express affolés... Ah ! que ne fait-elle pas pour un louis la séance !

En attendant, le cousin, de plus en plus fêru, fait, lui, du cinéma en chambre et se repait de l'ombre de son adorée. Viande creuse ! On sait comment l'esprit vient aux filles... Il vient généralement aux garçons par le même chemin, témoin Max Duval, qui s'improvise librettiste de film, en fait tourner de sa composition, dont — aïe ! besoin de vous le dire ? — Fanfan est l'héroïne, la vedette. Au cours des répétitions, lui est tendre. Elle n'est pas insensible... Un parent inopiné surprend leur premier baiser. Il giffe le galand... Duel, pistolet... Non ! Non ! Hymen ! Hymen !... Les Montaignu-Duval se réconcilient avec les Martin-Capulet aux sons d'une belle marche nuptiale.

Des détails amusants et savoureux sur la cuisine cinématographique.

Et, sans doute, cette idylle de film sera tournée et projetée pour la plus grande joie des cousins qui recherchent des cousines dans le mystère des cinémas ombreux.

PETIT MANUEL DE GUERRE A L'USAGE DE MESSEURS LES CIVILS ET DE MESDAMES LES CIVILES... ET POUR AMUSER LES POILUS... par Maurice Prax

Cet hilarant guide-âne est publié sous la firme des « Auteurs gaï ». Epigramme redoublée ! Le médusé éditeur voudrait-il insinuer qu'il y a en France des auteurs ennuyeux ? Peine perdue ! Personne ne le croirait. Ou bien, la gaieté est-elle un conditionnel si rare, si subtil, si précieux, si imperceptible qu'il faille avertir les paysans du Danube quand on en saupoudre leurs épaules ? Sous peine de faire bâiller, nos illustres Gaulois sont-ils condamnés à porter un uniforme — un uniforme hilarant — tout comme les académiciens et les croque-morts, de peur qu'on ne les prenne pour des croque-morts ou des académiciens, ce qui est souvent la même chose ?

Quelques atrabilaires, qui ne rient ni ne fient jamais, trouvent le rire sacrilège en ces temps de colère. Ils l'excommunient. A les entendre, il déforme le mystérieux visage que nous tenons de Dieu ; parlant, il caricature la face divine du Créateur.

Tout beau, messieurs les hypochondriques ! Je ne vous opposerai qu'un seul adversaire : le béni et stigmatisé saint François, le plus moderne des saints. Celui qui enchantait les cigales et les abeilles, fit fleurir les épines et rendit doux et servile le méchant loup de Gubio, défilait presque la gaieté.

route de Nelson Brown... D'ailleurs, j'ai soif et je veux boire...

— Comment allez-vous faire ?...

— Nous allons d'abord retourner d'où nous venons, de manière à renifler de près le représentant de Scotland's Yard et à voir quel genre de bonhomme c'est... Ensuite, j'aviserai.

Nous rebroussâmes donc chemin. Or, à notre très vive surprise, le policeman, à mesure que nous avançons, s'éloignait d'autant. Quand nous fûmes arrivés de nouveau devant la porte du bar, il était toujours à la même distance de nous. Alors, il tourna brusquement dans une des ruelles qui descendent vers la Tamise et disparut.

— Allons, dit Nelson Brown, je croyais avoir affaire à un adversaire digne de moi... C'est n'est qu'un idiot.

Cinq minutes plus tard, nous étions assis, dans une petite salle remplie de consommateurs, en face de deux *whisky and soda*. A peine commencions-nous à les déguster, que des coups furent frappés à la

Cette plébéienne, rude, franche, un peu vineuse et titubante, il intercalait dans le hautain cortège des vertus cardinales, aux côtés de la Tempérance, de la Force, de la Prudence, de la Sagesse, de la Crainte de Dieu... Il disait : la Sainte Vertu de Galeté Et il ajoutait : « Sans elle, les autres ne sont rien. A l'image du Maître, il ne suffit pas de porter sa croix. Mais il la faut porter en chantant, en riant. » Ah ! la belle, la sainte, l'humaine leçon ! Et combien actuelle ? Voyez nos héros ! C'est en goguenaillant qu'ils vont à ce bal vertigineux dont la Canarde tient l'archet.

Le rire est le propre des héros... Ne rit pas et, surtout, ne fait pas rire qui veut.

Ah ! loin de les blâmer, on devrait orner de décorations spéciales, de croix, chevrons et fourragères les braves gens, qui, comme l'excellent Maurice Prax, se mettent en sueur pour dévotement nos musées zygomaïques. Eh ! que deviendrions-nous s'ils leur prenaient fantaisie d'être graves comme tant d'autres ; de nous accabler, comme...

remplissez le blanc — de pesantes et innuies considérations politiques ou stratégiques ?

Heureusement, un bon rictus, comme un bon clown, bien dessiné, cela ne se trouve pas dans le pas d'une mule. Cela demande temps et peine à venir. Qui y arrive, s'y tient... La patêche d'amuseur est trop onéreuse et laborieuse pour qu'on déserte, quand surviennent les nuées, un métier dont l'apprentissage est si pénible.

Et voilà pourquoi, en dépit de la guerre la plus cruelle, la plus injuste qui ait ensanglanté la terre, Maurice Prax, comme le sage d'Horace, tient toujours boutique de pointes, saillies, quolibets. Que d'autres triacloirs vendent des drapeaux, des cocardes, lui n'a pas changé de spécialité. Son éventaire est sans prétention mais fort bien garni : le *Poilu*, le *Civil*, l'*Ausculteur*, le *G. V. C.*, l'*Hôpital*, les *Marraines*, le *Système D.*, la *Censure*...

Quand la terre fléchirait sous ses pôles, quand viendrait le Grand Jour de la colère, il demeurerait impassible. Dans le grand désarroi des mondes éboulés, il chercherait la pointe.

Si les archanges qui feront les flics dans la vallée de Josaphat ne le surveillent, mon Prax est capable, est fort capable de griffonner des impertinences et des caricatures sur le Grand Livre à coins de cuivre où tout est contenu, au témoignage de David, de la Sibylle et du *Dies iræ*.

LA TERRE QUI RENAÎT roman, par Camille Audigier

Riches de jeunesse et de courage, les Oberval acquièrent le petit domaine de Chanturgne, en Auvergne, prospérité... Fécondité... Les enfants surviennent... Les terres s'arrondissent... Dieu bénit les nombreuses familles. Mais, après la période des vaches grasses, survient la période des maigres : le phylloxéra ronge les vignes ; la main-d'œuvre agricole renchérit... Un accident rend infirme et maussade la femme Oberval. Les filles Oberval désertent pour la ville tentatrice, et le fils René, rapin, ilou... La guerre éclate... Le domaine de Chanturgne devient la proie des hommes d'affaires.

C'est René, le rapin, qui la sauvera de leurs griffes tachées d'encre. L'ex-grand-prix de Rome a fait amitié avec un milliardaire américain, Fred Barnett. Ce mécène achète Chanturgne, l'agrandit, l'exploite avec la munificence scientifique américaine... et la *Terre renaît*. Intercalé dans ce roman pédagogique les descriptions des saisons, des paysages auvergnats, des orages climatiques ou psychologiques... et vous aurez, scientifiquement revêtu, le tableau enchanteur du Soldat-Laboureur de 1830.

M. Henri Michel, sénateur des Basses-Alpes, président d'honneur de la Société républicaine d'encouragement à l'agriculture, a écrit pour ce roman leçon de choses une ample et substantielle préface.

Jean-Jacques BROUSSON.

porte d'une manière particulière, exactement comme ceux que venait d'y frapper mon illustre ami. A travers l'huis entrebâillé, le mot de passe fut prononcé. Un policeman parut.

— Nous sommes pincés, fis-je à voix basse.

— Pas encore, me répondit Nelson Brown.

Le barman s'empressait auprès du policeman :

— Ah ! vous voilà, monsieur Dodson !... Comme vous êtes en retard, ce soir !...

— Ce n'est pas de ma faute, Allan, répondit le policeman... J'ai bien cru que je ne pourrais jamais prendre mon *ginger ale* !... Figurez-vous qu'il y avait deux civils qui montaient la garde devant la porte !... Il m'a fallu attendre qu'ils aient décampé pour pouvoir entrer !... Servez-moi vite... Je meurs de soif !...

Mon regard se porta instinctivement sur Nelson Brown, et, pour la première fois de ma vie, je lui trouvai l'air assez bête.

Adrien VELY.

Ayuntamiento de Madrid



# ANNONCEURS !...

Vous êtes-vous aperçus de l'impulsion nouvelle donnée à ce journal? — Profitez-en...

# EXCELSIOR

# LA PUBLICITÉ

ne crée pas le succès là où il n'y a pas d'éléments de succès. Elle ne fait qu'accélérer et augmenter le succès des produits qui en sont dignes.

## POUR SE METTRE A L'ABRI DES BOMBES DES AVIONS EN ANGLETERRE



L'ENTREE ET L'INTERIEUR D'UNE DES CARRIERES DE RAMSGATE, OU VIENNENT SE PROTEGER CHAQUE SOIR 400 PERSONNES

Les incursions des avions allemands au-dessus de l'Angleterre se renouvellent fréquemment, et le nombre des victimes causées par ces raids est parfois assez élevé. Aussi des mesures ont-elles été prises pour assurer la sécurité des habitants des villes que les

pirates visent plus particulièrement. A Ramsgate, des carrières ont été mises à la disposition du public, et 400 personnes, pour la plupart femmes et enfants accompagnés par des soldats, y viennent prendre place chaque soir et sont à l'abri des bombes.

## PETITES ANNONCES ECONOMIQUES DU MERCREDI

(Réception des ordres au guichet et par correspondance)  
11, boulevard des Italiens (2<sup>e</sup>)

Entrée particulière  
Tél. : Central 80-88. Adresse télégr. : Huguin-Paris.

La ligne se compose de 38 lettres ou signes

**GENS DE MAISON** 1 fr. la ligne.  
On demande cocher sachant conduire auto pour faire extra environs de Paris. S'adresser après-midi, Mercier, 100, Faubourg-Saint-Antoine.

**DEMANDES D'EMPLOI** 1 fr. la ligne.  
Jeune fille, brevet supérieur, diplômée F. E. S., préparant examen Faculté, désire bons cours, travail de secrétaire Paris ou environs. Références 2 ans enseignement. — Mlle Picard, poste restante, Mirecourt (Vosges).

**Mécanicien** machine à coudre et spécial. tous genres, r'importe quelle marque et sur place avec garantie. Références premier ordre. S'adresser F. Gâteau, 42, rue des Vinaigriers, Paris (10<sup>e</sup> arr.).

**SUCCESSIONS, TESTAMENTS** 2 fr. la ligne.  
Avocat spécialiste, 4, square Maubeuge, Paris.

**LEÇONS** 1 fr. la ligne.  
Sténo-dactylo, prix modérés. 5, rue Voltaire, Paris. Angl. exp. dom. lec. méth. rap. Hubert, 9, St-Denis, Lec. piano et chant. Prix guerre. 56, Bd. Clichy, Paris.

**COURS, INSTITUTIONS** 2 fr. la ligne.  
T. ROY, 7, rue Lagrange, Paris (59). Sténographe, phlé, dactylogr., Comptab., Commerce, Langues.

**LEÇONS** pratiques de sténo, dactylo, comptabilité, La commerce, langues, etc. ÉCOLE PIGIER, 53, rue de Rivoli, Bd. Poissonnière, 19, et r. de Rennes, 147.

**Sténographe** Dupuy, apprise seul en deux heures, 3 fr.; abrégé, 1 fr. 50. S'ad. à Dupuy, 36, r. Rivoli.

**APPARTEMENTS MEUBLÉS** 1 fr. 50 la ligne.  
A louer Madeleine, 18, r. Royale, indéfini, gratuit. A tous appart. meublés à louer dans tout Paris.

**PENSIONS DE FAMILLE** 1 fr. 50 la ligne.  
Brunoy (S.-et-O.), 4, av. Pyramide; conf. parc, pr. t. mod.

**VENTE ET ACHAT DE PROPRIÉTÉS** 2 fr. la ligne.  
Occasion 16.000 frs : jolie petite propriété 9 p., 500 m., salle bains, eau, gaz, électr., 2 caves, jard., pignon, volière, écurie, remise, buanderie, chaudière, av. Raincy, La Pie, Parc-St-Maur (57<sup>e</sup>), 1/2 h. Paris.

**Capital** quintuplé chaque année achetant vignobles. Bénéfice par hectare : huit mille francs. Ancêtre Brel, à Montpellier, vend à la commission ces domaines vignobles.

**Auvergne** Chateau, conf. mod., magn. parc, eau, vue idéale. Aug. Lastolles, Lussat (Puy-de-D.).

**ALIMENTATION** 1 fr. 50 la ligne.  
Huile d'olive blanche extra vierge, gar. sans goût, 37 fr. le bidon 10 kg., franco domicile. Miel extra, 28 fr. le postal 10 kg., 1 fr. de moins par colis cont. mandat-poste. G. Maurice, 7, rue d'Espagne, Tunis.

**10 litres** Huile d'olive vierge, douce, 1<sup>re</sup> pression, 1 franco domicile. contre mandat-poste 39 fr. 60. Nierat et Corisier, 12, rue d'Espagne, Tunis.

**OCCASIONS** 1 fr. 50 la ligne.  
Jachète pianos, même en mauvais état. — Émile G. Vassier, 164, av. de Versailles, Paris. Pressé.

**Chapeaux** réel, mod. gte mais, val. 50 à 70 fr. Prix uniq. p. 2 frs; 29 et 39 fr. Yvette, 18, r. Vignon.

**Achetons** vieux tuyaux, chaudières, radiateurs, bains, etc. Vincent, 19, rue Mironneuil, Paris.

**JE FABRIQUE** et JE VENDS : Vêtements imperméables, gilets, caoutchoucs, pantalons, rainures, 48 fr.; veston, 28 fr. Echantillon contre 0 fr. 15. THIBA, 16, r. des Moulins-Sarrasin, Rouen (Sne-Inf.).

**On échange** bon prix tableau de David, Ingres ou autre peintre Empire, et sujet militaire de l'époque, ou portrait de la famille Impér., des maréchaux, etc. Écr. R. Castelneaux, comm. et indust., Bd. d'Italiens.

**CHIENS** 2 fr. la ligne.  
d'élevage toulous nains, min., très puante et blancs; nomb. prix. Chiots merv. Longeon-Lisieux.

**Superbe** chienne allemande gris loup, beauté rare, sans défaut. — Frère, 44, rue Trévise, Paris.

**Poliçiers**, fox, boules, toulous, bassets, cockers, etc. Chenil National, 6, impasse des Sureau, Saint-Maurice (Seine), téléphone 1.

**Chien** superbe Alaska, 18 mois, à vendre. S'adresser Domaine de la Barjole, Fontvieille (B.-du-Rh.).

**Grand** choix de poliçiers et chiens de toutes races. Galut, 7, rue Victor-Hugo, Charenton. Tél. 53.

**Petits** toulous Poméranie, Briffe, 5, Fg-St-Martin.

**Loulous** nains ts ag., très teintes, prix avantageux. M<sup>me</sup> Lamy, 44, b.d. la Voite, Paris (mét. Vincennes).

**ÉTABLISSEMENT** d'élevage MARETTE, ouvert tous les jours, à 7 minutes du Métro Vincennes, 131, Bd. Hôtel-Ville, Montreuil (S.), téléphone 225. Centaine chiens poliçiers, fox, cockers, etc. chiens de chasse et fox ratters. Chiens luxe nains : prix avantageux. Expéditions tous pays. Garanties. English spoken.

**Bergers** Alsace adultes et chiots 3 mois, garantis pure race. Messonnier, 38, rue Charlot, Paris.

**Cocker** Spaniel pedigree illust., v. 300 frs ou éch. bicycl. même valeur. Reboul, 74, rue Lourmel.

**On** cherche pour saillie joli petit loulou blanc minuscule ayant pedigree. Écrire : R. C., C. C. L. F., 29, boulevard des Italiens.

**ANIMAUX DIVERS** 2 fr. la ligne.  
1 couple chiens japonais 3 ans, petits ouistis, 1 singes, chats angoras, perruches et perroquets, oiseaux tr. rares. Prévot, 57, boul. de Strasbourg.

**CHEVAUX, VOITURES ET HARNAIS** 2 fr. la ligne.  
Chevaux à louer : 10, pass. Genty (12<sup>e</sup>). Rog. 72-85.

**AUTOMOBILES** 2 fr. la ligne.  
A enlever gros camions autos : Emress, Turgan, De Dion, Mulag, Peugeot 1914, 6 r, Raspail, Levallois.

**Mors** 12 HP 1912-2 places, état neuf, 6.000 fr.; M. Districh 10/12 HP 1913 3 pl., peu roulé, 6.500 fr.; Mors 16 HP 1912 4 pl., revue, 6.500 fr.; Delaunay 15 HP 1912, 6 cyl., 4 pl., 11.000 fr. et plusieurs autres chassés revus, 2 camions une et deux tonnes, à débiter, et plusieurs remorqueurs 2 à 3 tonnes. — VENTES SPORTIVES, 15, av. de la Révolte. Tél. W. 09-58.

**A** chetait directement à propriétaire Torpédo 1914 chevi, 4 pl., Faire offres : Chazot, Bureau 26.

**Superbe** Delaunay, état neuf absolu, 15 HP, 6 cyl., 12 HP 1912, 2 places, capot cuir, phares, jantes, outillage complet, à enlever cause mobilisation. S'ad. de Lompuy, 28, rue Thomas-Lemaître, Nanterre.

**Transports** par camion auto 2 t. à 2 t. 1/2, toutes régions. Lemoine, 64, r. des Entrepreneurs (15<sup>e</sup>).

**Panhard** 20 HP, s.-s., un 1913, cabr. luxe Rothschild, 16 beauté, 6 r. j. am.; Panhard 50 HP de sport, 4 places; Panhard 12 HP m. 1913, torpédo 4 places; Renault 11 HP 1912, torpédo 4 places; 7-9 HP 1912, type populaire, torpédo 2 places, spider 2 places; Métallurgique 18 HP 1913, torpédo 6 places; Sizaire 12 HP 1912, torpédo 4 places; Buire 6-8 HP 1914, torpédo 2 places et strap.; Zèbre 6-8 HP 1913, torpédo 2 places; Bollée 30 HP, chassés pour camion; Dietrich 40 HP, chassés pour camion; Holbet, 18 bis, rue Brunet. Tél. Wagram 52-53.

**A** vend. Chenard-Walcker 7-9 HP, torp. 2 pl. 1914, 4.800 fr.; Chenard-Walcker 12 HP, torp. 4 pl. 1912, 4.500 fr.; Peugeot 12 HP 1913, torpédo 4 places, 9.800 fr.; B.B. Peugeot 1914, 3 vitesses, 3.800 fr.; Camions : Ariès 1 tonne, 16 HP, 4.500 fr.; Renault 1 tonne 12-16 HP, bâché, 6.800 fr.; La Buire, 1.500 kg., véritable poids lourd, 6.000 fr.; Panhard 1 tonne, bâché, 18 HP, 7.800 fr.; Pierre Bourras, 43, boulevard Gouvion-Saint-Cyr. Tél. Wagram 23-51.

**O**verland 1916, neuve, 4 places, mise en marche, éclairage électr. Conzague, rue Jean-Daudin, 16.

**FONDS DE COMMERCE** 2 fr. la ligne.  
M. encerie, Lingeries, joli col banlieue. Net 6.000 fr. Prix 3.500. Se hâter. Ocas. Feyder, 69, r. Rivoli.

**Vins-Liquères**. Affaires 36.000 fr.; bénéf. 8.000 gar. Occas. réelle avec 6.000 fr. Feyder, 69, r. Rivoli.

**ELEVAGE** 2 fr. la ligne.  
Pour vous créer sérieux revenus par petits élevages lucratifs, écr. à O. Potelet, à Lisieux (Calv.).

**DIVERS** 2 fr. la ligne.  
Gros bénéf. à faire s. act. valeur ind. cotée Bourse. Je deman. part d'act. bénéf. Boyl, 11 bis, r. Marbeau.

**D**essau et légitimation d'enfant adultérin. Consultation : 5 frs. — Bancel, avocat, Montpellier.

**Pont** doublé, même l'hiver; résultats gar. Dem. notice et attest. à Pondéme F. Potelet, Lisieux (Calv.).

**BEAUTE**, secret de famille, revenant à 3 francs par mois. — Madame LASMARTRES, 28, rue Vauquelin, Paris (5<sup>e</sup> arr.).

**BOIS DE CHAUFFAGE**  
Essences dures coupé à 0,38 long., 165 fr., compris descente en cave. — Wallart, 238, rue de Tolbiac.

**GRAPHOLOGIE** 2 fr. la ligne.  
CARACTÈRE, aptitudes, etc. par l'écriture : 3 fr. Rien de la chirom., 2 à 7 h., tous les jours, dim. et fêtes ou écrire. Mme Lasmartres, 28, rue Vauquelin, Paris (5<sup>e</sup>).

**HOTELS** Paris  
**HOTEL BRIGHTON**, 216, r. Rivoli, face Tuileries. Appartements pour familles. Prix modérés.

**HOTEL CAMPBELL**, près Arc de Triomphe. Hôtel de famille. Excell. cuisine. Arrangem. p. l'hiver.

**HOTEL CONTINENTAL**, 3, rue de Castiglione, en face des Tuileries. Prix spéciaux.

**HOTEL DE GRILLON**, place de la Concorde.

**HOTEL EDOUARD-VII**, entre la Madeleine et l'Opéra. — Restaurant de premier ordre.

**FAMILY HOTEL**, avenue du Trocadéro, 7, Champs-Élysées. Pens. dep. 9 fr. Arrangem. p. familles.

**HOTEL DE FLORENCE**, r. Mathurin, 26, pr. Opéra et St-Laz., p.-à-t., ch. meub. conf. mod. T. Cent. 65-58.

**HOTEL GALLIA**, 63, rue Pierre-Charron (Champs-Élysées). — Prevost et C<sup>ie</sup>, propriétaires.

**GRAND HOTEL**. Confort moderne. — Magnifique jardin d'hiver.

**HOTEL LOTTI**, rue de Castiglione (Tuileries), Paris.

**LUTETIA**, Hôtel et Restaurant, boulevard Raspail. Maximum de confort pr le minimum de prix.

**VILLÉGIATURES**  
**Sur la Côte d'Azur**

**AGAY** Centre des excursions de l'Estérel. Hôtel des Roches Rouges. Tous confort. Parc splend. dominant rade. Notice illustr.

**CAP-FERRAT** LE GRAND HOTEL ent. Nico et M<sup>me</sup> Carlo

**HYERES** GRAND HOTEL DES PALMIERS. La plus belle situation. Confort.

**MENTON** RIVIERA-PALACE Situation élevée. Plein Midi.

**MONTE-CARLO** Hôtel Harter et de la Méditerranée.

**NICE** HOTEL GRIMALDI. Dern. confort. Séjour d'automne. Recommandé aux familles.

**NICE** HOTEL DU LUXEMBOURG. Promenade des Anglais. — Ouvert toute l'année. HOTEL DES ÉTRANGERS. Même propriétaire.

**NICE** HOTEL O'CONNOR, sur jardin. Séjour d'automne. Arrangements pour familles.

## SOINS HYGIÉNIQUES

Les remarquables qualités détersives et antiseptiques qui ont valu au

**Coaltar Saponiné Le Beuf**

son admission dans les Hôpitaux de Paris, en font, en outre, un produit de choix pour la Toilette des Dames.

Se méfier des imitations que son succès a fait naître.

DANS LES PHARMACIES

**SAVONS DE MARSEILLE**  
Savon « Le Plant », par caisse de 50 kil., 112 f.; de 100 kil., 220 f.; too v. gare. Savonnerie Provençale, Marseille Saint-Just.

**L'ÉTÉ TONI-DEPURATIF**  
Gout excellent — Bonne Digestion

C'est la **MORUBILINE**

Convalescents, Anémies, Scorbut, Bronchitiques, Tuberculeux, etc.

1/2 flacon 3.50. Flacon 6 francs franco poste. Notice gratis. PHARMACIE du PRINTEMPS, 32, r. Joubert, Paris et toutes Pharmacies.



## Mauvaises Digestions. Migraines

Défaillances, Vertiges, Faiblesses sont immédiatement soulagées avec les délicieuses

**Pastilles MÉLISSA**

Toute personne sujette à ces maux doit avoir sur elle une boîte de Pastilles Méliissia, bonbons exquis, possédant toutes les qualités et les propriétés de la célèbre EAU DE MÉLISSE des CARMES, qui entre dans leur composition. Rien ne vaut pour les estomacs difficiles et laborieux l'usage quotidien des Pastilles Méliissia.

Gros : **DROGUERIE CENTRALE DU SUD-OUEST**, Maison G. Thomas, AGEN  
Détail : **PHARMACIE CH. ROULLIES**, 44, rue Montesquieu, AGEN

La boîte, 1 fr. 15 franco par poste.  
Se trouve dans toutes les Pharmacies  
Dépôt à PARIS : Ph<sup>ie</sup> PLANCHE, 2, rue de l'Arrivée

## 100 FRANCS PAR JOUR

Affaire par correspondance avec fabrication en appartement d'un article unique de grande vente. A céder, mise au courant facile, domicile d'exploitation imposé Paris. Tous renseignements seront donnés de vive voix à Rouen. Il faut déposer de 20.000 francs pour traiter : 14.000 fr. pour la reprise; 6.000 fr. pour roulement. Écrire Abonné Boîte Postale n° 2 à Rouen. Poste Grand-Rue.

**HUILE** olive extra vierge gar. pure s. goût. Coût 10 kg fco dom. c. remb. 38 fr. E. DE G. LISCIA, Tunis

**Maladies de la Femme**

**LE FIBROME**

Sur 100 femmes, il y en a 90 qui sont atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes et autres engorgements, qui gênent plus ou moins les fonctions de l'organisme, et qui expliquent les Hémorragies et les Pertes presque continuelles auxquelles elles sont sujettes.

La FEMME se préoccupe peu d'abord de ces inconvénients; puis, tout à coup, le ventre commence à grossir et les malaises redoublent. Le FIBROME se développe peu à peu, il pèse sur les organes intérieurs, occasionne des douleurs au bas-ventre et aux reins. La malade s'affaiblit et des pertes abondantes la forcent à s'aliter presque continuellement.

**QUE FAIRE ?** A toutes ces malheureuses, il faut dire et redire : Faites une cure avec la

**JOUVENCE de l'Abbé SOURY**

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de votre santé, et sachez bien que, composée de plantes spéciales, sans aucun poison, la Jouvence de l'Abbé SOURY est faite expressément pour guérir toutes les Maladies Intérieures de la Femme : Métrites, Fibromes, Hémorragies, Règles irrégulières et douloureuses, Troubles de la Circulation du Sang, Accidents du RETOUR D'ÂGE, Retardissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Végétations, Phlébites.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec la JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY.

La Jouvence de l'Abbé SOURY, 4 fr. le flacon dans toutes pharmacies; 4 fr. 60 franco gare. Les 3 flacons franco contre mandat-poste 12 fr. adressé Pharmacie MA<sup>re</sup> DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) 288  
Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.

Le gérant : VICTOR LAVERGNAT.  
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmar.